

Camoin

Sa vie, son œuvre

Danièle Giraudy
Bernard Dorival

La Savoisienne

92

CHARLES CAMOIN

4° Ln.²⁹

92183

CHURCH OF THE

3 B#

70
25

DANIÈLE GIRAUDY

CAMOIN

SA VIE
SON ŒUVRE

1972

« Charles Camoin »
a été achevé d'imprimer le 30 octobre 1972
sur les presses des Imprimeries Réunies S.A.
à Lausanne (Suisse).

Il a été tiré de cet ouvrage 4000 exemplaires.
Le présent exemplaire porte le numéro

3005



A Louis Cottin

« L'art est un témoignage, mais aussi une invention. C'est la façon dont j'aurais vu la vie, à travers les lois de la peinture. »

Charles Camoin (12 juin 1943)

Je continue ma petite « évolution » en travaillant tous les jours dans mon atelier et sans éprouver le besoin de le crier sur les toits. J'ai pourtant été relancé, bien malgré moi, ces jours-ci, par l'éditeur qui veut faire un autre album avec dessins et lithos et quinze pages de texte !

Je plains de tout mon cœur le brave garçon qui sera chargé d'aligner des phrases tellement inutiles pour expliquer ce qui doit sûrement se voir à l'œil nu. Au besoin, je lui soufflerai volontiers quelque galejade marseillaise pour l'aider à remplir ses pages d'écriture, mais cela me ressemblerait très mal, alors tant pis !!

(Lettre à E. Laumonier, 11 janvier 1955)



Charles Camoin peignant à Paris, dans son atelier de Montmartre.



Préface

C'est une personnalité bien attachante que celle du Marseillais Charles Camoin, à qui Danièle Giraudy consacre l'étude fondamentale qu'elle m'a demandé de préfacer. Bien attachante sur le plan humain comme sur le plan artistique, et qui pose, à ce double égard, des questions sur lesquelles il n'est peut-être pas vain de réfléchir un instant.

Voici, en effet, un homme dont l'œuvre chante le soleil, les fleurs, les jolies femmes, et qui, tant à Paris qu'à Saint-Tropez, a composé son hymne à la beauté du monde et célébré la joie de vivre. Et cet homme était l'être le plus inquiet, l'esprit le plus insatisfait, le tempérament le plus dépressif, ainsi que le prouvent les destructions périodiques qu'il a faites de ses tableaux. Pour avoir provoqué certain procès célèbre, l'autodafé de 1913 est le plus notoire, mais il y en eut d'autres, et jusqu'à la fin de sa carrière, Danièle Giraudy l'établit excellemment. Si bien que nous restons perplexes devant la contradiction que présentent, en Camoin, l'artiste et l'homme. Porté à multiplier avec fécondité des toiles optimistes par le flux de la création, le reflux le laisse en proie au doute et au mécontentement, un doute et un mécontentement le plus souvent illégitimes, ainsi que l'apprend le spectacle de ses tableaux reconstitués après leur mise en pièces, et qui ne sont pas indignes de ceux qu'il avait épargnés. A ce paradoxe, on pourrait trouver maintes explications. Celle à laquelle je préfère m'arrêter, parce que c'est celle qui ouvre, si je ne me trompe, les perspectives les plus vraies sur les artistes, en général, et Camoin, en particulier, c'est celle qu'établit aussi le cas de Gauguin et de son œuvre — individu tourmenté au point d'avoir été tenté par le suicide, art rempli de sérénité. Peindre, pour l'artiste, c'est échapper à l'enfer des hommes et retrouver le paradis perdu. Il n'est de joie pour le peintre qu'en peignant et pendant qu'il peint.

Cette œuvre de joie, que nous propose cet inquiet, quelle place lui assigner dans la peinture contemporaine? Une place dans le Fauvisme, bien sûr, ce Fauvisme auquel Camoin était rattaché par ses amitiés. Son amitié avec Matisse est bien connue, sur laquelle un jour émouvant est jeté par la correspondance que Danièle Giraudy a publiée dans la *Revue de l'Art* de 1971 (N^o 12), après l'avoir reçue des mains pieuses de

M^{me} Camoin, gardienne vigilante de tout ce qui vient de son époux. Rien n'établit mieux l'intimité d'art et de pensée de ce dernier avec Marquet que l'admirable portrait qu'il en fit, et qui passa longtemps pour être de son camarade, avant qu'il ne rétablît la vérité à son sujet et que M^{me} Marquet n'en fit en 1948 le don généreux au Musée national d'art moderne. Tel *Paysage de Cassis* avoue aussi des échanges avec Friesz, tel *Port de Collioure* avec Derain. Fauve, Camoin l'a bel et bien été.

Aussi a-t-il partagé les admirations des Fauves. Comme eux, il a voué un vrai culte à Van Gogh. Comme eux, il a fait son profit des enseignements de Gauguin, au point qu'une de ses toiles a pu être achetée par le Musée de Sydney comme étant du maître de Pont-Aven et de Tahiti. Comme eux, il a demandé des leçons de construction et de composition à Cézanne, son quasi-compatriote, que, plus heureux qu'eux, il eut le privilège d'approcher personnellement. Tous les maîtres des Fauves ont été les siens, y compris ce Manet dont la leçon de simplification, tardivement assimilée par le peintre, n'est pas moins sensible dans ses nus que dans ceux de Van Dongen. Impossible d'en douter: c'est bien un Fauve que Camoin.

Mais quel Fauve? Pour répondre à cette question, peut-être n'est-il pas inutile de rappeler que, s'il rendit visite à Cézanne en 1902 à Aix-en-Provence, il accomplit en 1918 le pèlerinage de Cagnes-sur-Mer pour y rencontrer Renoir, dont l'action, à partir de cette date, se décèle sur sa peinture. Enracinant davantage encore ce Marseillais dans le terroir de sa Provence; lui inspirant une fringale, jamais assouvie, de l'azur de la mer et du saphir du ciel; l'amenant, pour les exprimer, à hausser ses bleus et à faire, dans ses œuvres, la place toujours plus belle à une lumière radieuse, c'est le vieux maître perclus des Collettes qui a donné, si je ne me trompe, à l'art de Camoin son orientation décisive, et qui a fait de lui le plus impressionniste des Fauves. Réaliser la synthèse de l'Impressionnisme et du Fauvisme, telle a été sans doute, en dernière analyse, l'ambition suprême de l'artiste parvenu à sa maturité, et, ne craignons pas de le reconnaître, telle sa réussite.

Bernard Dorival

Introduction

L'histoire classe parfois un peu vite, puis oublie à l'ombre des grands maîtres, certains artistes dont l'œuvre, sans être un chaînon indispensable à l'évolution de l'art, n'en reste pas moins le bilan honnête et passionné d'un homme, d'une vie, d'une époque.

C'est le cas de Charles Camoin. Les fleurs et les femmes, la mer, le soleil, une palette gaie, la joie de vivre des moulins de Montmartre aux plages de Saint-Tropez : son œuvre a été rangée parmi celles qui charment les spectateurs complaisants.

S'il est cité dans la plupart des ouvrages consacrés au Fauvisme, il y est parfois réduit au rang de « fauvette ». Or, à relire les chroniques du début du siècle, on est tout surpris de voir cette fauvette de vingt-cinq ans se tailler, parmi les Fauves, une part de lion, avec de beaux succès de vente aux premiers Salons et dans les jeunes galeries d'avant-garde : Berthe Weill, Kahnweiler.

Comment l'artiste et l'homme, « benjamin » de l'atelier Gustave Moreau auquel Matisse accordait l'estime et l'amitié que montre leur correspondance, fut-il à ce point négligé par la suite ? Qu'est-il arrivé à ce Fauve, devenu ensuite, pour soixante ans, « le peintre du bonheur » ? Sa famille, son Journal, ses lectures révèlent un personnage singulièrement trop complexe pour que l'on puisse en rester à ces appellations contrôlées — tourmenté jusqu'à détruire ses œuvres à plusieurs reprises, hanté par la résolution des problèmes plastiques que Cézanne lui avait définis dans six lettres importantes et au cours d'une centaine d'entretiens.

De ce Marseillais qui portait beau et aimait les jolies filles, on fut aussi tenté de faire un peintre un peu frivole de la Femme. Or ce sont les paysages qui dominent dans son œuvre, peints dans ce Midi auquel il fut fidèle avant tout, au cours des soixante-dix années de sa carrière qu'on ne peut limiter aux quatre-vingts toiles fauves. Et si l'on feuillette les albums qui reproduisent ses motifs, évoquant parfois les noms de ses compagnons mieux traités par la postérité : Marquet, Derain, Friesz... on trouve les accents très personnels d'un des plus subtils maîtres de l'Ecole provençale de ce demi-siècle.

Camoin travailla d'abord à la poursuite de ce qu'il appelait « l'atmosphère de cobalt » dans la tradition de Guigou et de Loubon. Il fut proche ensuite des recherches des peintres de Marseille, Seyssaud, Chabaud, Mathieu-Verdilhan, Lombard, Audibert, par la fermeté de ses formes solidement simplifiées, mais séparé d'eux par une carrière parisienne. C'est du Midi qu'il a voulu comprendre, dès 1900 avec Cézanne, la structure et, grâce à Renoir, à partir de 1918, la lumière.

Balançant entre ces deux conceptions se développe de 1920, époque de 1^{re} maturité où son mariage le fixe entre Paris et Saint-Tropez, à 1965, date de sa mort, une œuvre sensuelle et vibrante. L'artiste y étudie les motifs par séries consacrées à des thèmes d'extérieur (*La Baie des Canoubiers*), d'intérieur (*Nature morte à la Fenêtre de l'Atelier*) et, à la fin de sa vie, aux compositions sur le thème des *Baigneuses*.

Ses deux prix, à seize ans à l'Ecole des Beaux-Arts de Marseille, et à soixante-seize ans à la Biennale de Menton, précisent symboliquement la trajectoire de ses motifs successifs : Les Martigues et Cassis, Toulon, Saint-Tropez et l'arrière-pays varois, le Trayas, Cannes, Nice et ses collines, les environs d'Ajaccio, Beaulieu, Monaco ; de même les hommages rendus au peintre depuis sa mort sur cette Côte où il a entraîné tant d'artistes, du Musée des beaux-arts de Marseille, en 1966, au Palais de la Méditerranée de Nice en 1971.

Mais il ne fut pas, à proprement parler, un novateur, ce qui explique l'absence d'élèves : son évolution cohérente, où les remises en question ne sont jamais des révolutions qui attireraient vers lui les feux de l'actualité, reste après la guerre en marge des recherches des nouvelles avant-gardes de plus en plus éloignées de ce réalisme choisi une fois pour toutes, sans théorie ni manifeste — comme c'est d'ailleurs le cas de la plupart des anciens Fauves. Charles Camoin eut le tort, à notre époque superlative, mais il en garde tout le mérite, d'être évidemment, et c'est finalement beaucoup, et bien difficile, et souvent douloureux, *un bon peintre*.

Regarder autour de lui, plonger au fond de soi-même, raconter son plaisir et l'offrir à la délectation d'autrui pour sa plus grande joie, tel est finalement son idéal simple et tranquille, dans un temps où l'on n'aime plus guère ni la simplicité ni la tranquillité. Par là, peut-être, bien que soigneusement éloignée de toute révélation révolutionnaire, cette œuvre est-elle exemplaire.

D. G.

Remerciements

Ma gratitude va en tout premier lieu à Mme Charles Camoin, la veuve du peintre, qui, perpétuant l'œuvre de son mari, a mis à ma disposition avec la plus grande confiance les œuvres et documents dont elle a la garde, et a donné son autorisation pour les reproductions. Sans sa collaboration constante et enthousiaste au cours de ces cinq années, ce travail n'aurait pu être mené à bien.

En second lieu, je remercie M. Bernard Dorival, dont les avis et les conseils ont modelé cette étude qu'il a bien voulu honorer d'une préface.

Que soient remerciés aussi les conservateurs de musées et bibliothèques, marchands de tableaux, collectionneurs qu'il serait trop long d'énumérer, et grâce auxquels il a été possible de comptabiliser quinze cents peintures et de réunir sept cents photographies. On trouvera leur nom à chaque numéro du catalogue (sauf lorsqu'ils ont préféré garder l'anonymat).

Des remerciements doivent être particulièrement adressés à la famille et aux amis de l'artiste, cités dans le texte, ainsi qu'à M^e Maurice Garçon, qui ont accepté de me confier lettres et dossiers à partir desquels a été établie la biographie du peintre.

Enfin, que mes amis marseillais des Archives, de l'Atelier de reprographie, de l'Ecole d'art et d'architecture et des Musées des beaux-arts soient ici remerciés pour leur assistance, ainsi que Mme Geneviève Creuset, qui a patiemment dactylographié le manuscrit.

Mémoire soutenu le 3 juillet 1972 à l'Ecole du Louvre devant M. Bernard Dorival, conservateur en chef des musées nationaux, et M. Michel Hoog, conservateur au Musée national d'art moderne, que je remercie pour leurs critiques attentives et leurs suggestions.

Sources et méthode

Ce livre est un essai de biographie de Charles Camoin où sont présentées en montage les citations de l'artiste, évoquées dans leur contexte à partir de différents témoignages. Il est établi grâce à la collaboration constante de sa veuve, M^{me} Charlotte Camoin, dont la mémoire sans défaut est l'une de nos sources les plus précieuses, ainsi que, pour l'étude de l'œuvre, outre les peintures, aquarelles, dessins et gravures de l'artiste :

- *les catalogues* d'expositions, des Salons et des Ventes, depuis celui de la première manifestation chez Berthe Weill en 1904 ;
- *les extraits de presse* régulièrement réunis, mais jamais classés depuis 1913 ;
- *les carnets de peinture* de l'artiste, où il a noté sa production mensuelle et le mouvement des toiles à partir de son mariage en 1920 et le *cabier mauve* de vente pour les années 1943-1944 ;
- son « *Journal* », qu'il a tenu, avec quelques interruptions, de 1942 à 1963 ;
- *les agendas* de Charlotte Camoin ;
- *les archives du procès* Carco-Camoin.

Pour l'étude de l'artiste, au Journal, déjà cité, et aux membres de sa famille, sa fille, M^{me} Anne-Marie Grammont, sa sœur, M^{me} Jeanne Baudeuf-Camoin, âgée de quatre-vingt-quinze ans, témoin fidèle des premières années ;

- *la correspondance*, abondante, au long de cinquante années, avec Matisse et Jean Puy essentiellement, ainsi que quelques lettres à Marquet, Bonnard, L.-P. Fargue, Raymond Escholier... et sa *bibliothèque*, souvent annotée, furent des éléments très riches et inutilisés jusqu'alors.

Au récit de la vie et à l'étude de son œuvre est adjoint le catalogue chronologique raisonné des tableaux, avec, pour chacun d'eux, les données sur les formats, la technique, la signature et les possesseurs, quand ceux-ci n'ont pas expressément demandé de garder l'anonymat.

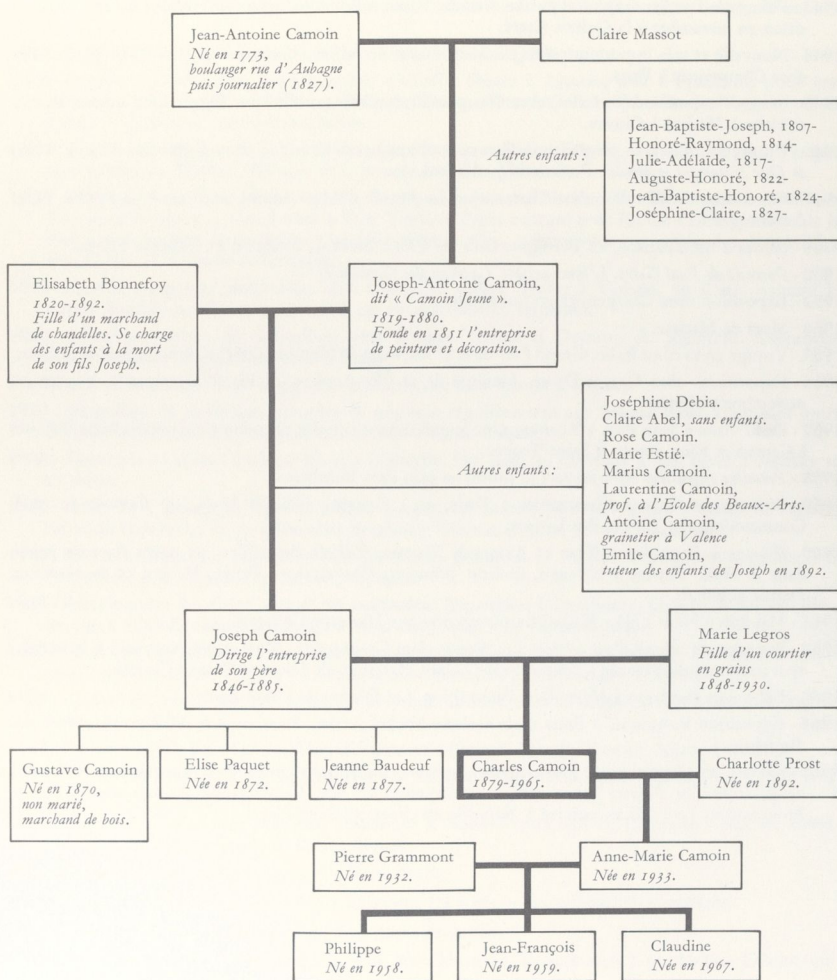
Biographie

- 1879 - Naissance de Charles Camoin, le 23 septembre, 1, rue du Théâtre-Français, à Marseille, « dans un pot de couleur » : son père dirige une entreprise de peinture et de décoration.
- 1885 - Installation de la famille à Paris. Mort de Joseph Camoin. Sa veuve, Marie Legros, reste seule avec ses quatre enfants : Gustave, Elise, Jeanne et Charles.
- 1886 - Séjour à Venise chez une sœur de sa mère, M^{me} de Costanzo.
- 1887 - Retour de l'enfant à Marseille, chez sa grand-mère Bonnefoy ; études au Lycée d'Aix. Essai de poursuivre ses classes dans treize collèges, dont :
- 1888
1891 - ceux de Nice et de Cannes, où il est pensionnaire.
- 1892 - Vit à Paris avec sa mère ; suit les cours du Lycée Montaigne.
- 1894
- 1895 - Ecole de commerce à Marseille et, de 6 à 8 heures du matin, Ecole des beaux-arts. Premier Prix
- 1896 - de figure le 19 juillet.
- 1897 - Ecole des beaux-arts de Paris, dans l'atelier de Gustave Moreau. Y rencontre Matisse, Marquet,
- 1898 - Jean Puy, avec lesquels il peindra, exposera, voyagera.
- 1899 - Camoin peint à Marnes-la-Coquette la toile intitulée à tort *La Cabaretière d'Arles*, attribuée à Gauguin.
- 1900 - Service militaire à Arles, au 55^e régiment d'infanterie. Peint sur les motifs de Van Gogh (*Le Pont de Langlois*) et sous son influence (*Autoportrait*).
- 1902 - Affecté à Aix-en-Provence, rend à Cézanne des visites quotidiennes pendant trois mois. Ces entrevues, puis les lettres du maître d'Aix, forment l'« Evangile de la Peinture » auquel Camoin sera fidèle sa vie durant.
- 1903 - Visite à Claude Monet, à Giverny. Première exposition au Salon des Indépendants. Hiver aux Martigues. Installation à Paris, rue des Pyramides.
- 1904 - Séjour à Marseille et à Cassis avec Marquet. Voyage à Rome, Naples et Capri : *La Vue de Naples* est acquise par l'Etat. Première exposition du groupe Moreau chez Berthe Weill.
- 1905 - Signac achète, au Salon des Indépendants, *La Rue Bouterie*, peinte en 1904. Camoin vend toutes les autres toiles exposées. Été à Cassis (*La Femme au Chapeau*) et à Saint-Tropez avec Marquet. Peint le portrait de celui-ci et *La Fille de Joie*. Entre dans *La Cage aux Fauves* historique du Salon d'Automne avec Matisse, Marquet, Manguin, Puy, Valtat, Friesz, Derain, Vlaminck, Van Dongen et Marinot.

- 1906 - Séjour en Corse avec Emilie Charmy, qui sera sa compagne jusqu'en 1913.
- 1907 - Voyage à Londres avec Marquet et Friesz en mai. Peint en juin à Séville et à Grenade.
- 1908 - Première exposition particulière à Paris chez Kahnweiler (29 toiles). Contrat de la Galerie Schames à Francfort-sur-le-Main. Séjour en Corse, suivi d'un hiver difficile dans son nouvel atelier, rue Cortot.
- 1909 - Séjour à Toulon et à Porquerolles, chez la famille Latil (portraits).
- 1910 - Occupe à Montmartre l'ancien atelier d'Utrillo. Séjour à Ajaccio, puis à Francfort, pour une exposition de groupe chez Schames. Vues de Paris sombres et cernées (*Le Moulin-Rouge*) et *Auto-portrait*, typiques de cette période noire.
- 1912 - Séjour avec Marquet à Collioure. Reprise du contrat Druet. Départ en décembre pour Tanger, où il rejoint les Matisse, Marquet et le peintre canadien Morrice.
- 1913 - Dix-sept jours à Marseille à la caserne. Retrouve les peintres Mathieu-Verdilhan et Louis Audibert, Expose en février à l'*Armory Show* à New York. A Paris, rupture avec Emilie Charmy, suivie de la destruction de près de 80 toiles. Certaines d'entre elles, « retrouvées » et restaurées, feront plus tard l'objet d'un procès retentissant.
- 1914 - Grande exposition particulière chez Druet (60 toiles). Séjour à Vernon, où il est mobilisé le 2 août. Enrôlé dans le 115^e territorial, est envoyé dans les tranchées.
- 1916 - Affecté au Service de camouflage avec Charles Vildrac et Dunoyer de Segonzac. Abondante correspondance avec Matisse resté à Paris.
- 1918 - Rejoint Matisse à Nice. Rencontre déterminante avec Renoir à Cagnes.
- 1919 - Démobilisé le 19 février, participe de nouveau régulièrement aux Salons. Passe vingt-huit jours à Toulon, au cours desquels il peint *La Jeune Fille au Bouquet*.
- 1920 - Epouse le 13 mars Charlotte Prost à Marseille. Été dans les environs d'Aix, hiver à Antibes et à Cannes.
- 1921 - Achat de la maison de Val-Flor à Saint-Tropez, où Camoin peint désormais la moitié de l'année. En avril, exposition de 50 toiles chez Bernheim. Contrat d'un an avec ce marchand.
- 1922 - Nouvelle exposition chez Bernheim (46 toiles). Bernheim et Vildrac se partagent la production de Camoin, peinte entre Paris et Saint-Tropez.
- 1925 - Rétrospective des *Trente Ans d'Art indépendant*. Exposition à Strasbourg, Galerie Actuarius, puis, en mai, à Saint-Etienne. Emménage à Paris dans l'atelier de l'avenue Junot.
- 1927 - Le procès des toiles coupées, gagné contre Francis Carco, fait jurisprudence: l'artiste a un droit moral sur son œuvre. Voyage en Bretagne avec Jean Puy et les Marquet en juillet.
- 1928 - *Le Port de Saint-Tropez* est acquis par le Musée national d'art moderne. Séjour à Marseille auprès de sa mère.
- 1929 - Expose Galerie Druet et au Salon d'Automne (*Portrait de L.-P. Fargue*). Séjour à Genève.
- 1930 - Voyage au printemps en Espagne avec les Marquet. Mort de sa mère. Séjour d'été à Paris puis à Boulogne avec les Marquet.
- 1931 - Expose à Rouen avec Marquet. Printemps à Saint-Tropez, été en Bretagne. Chez les Eiffel, fête à Saint-Tropez le jubilé de Berthe Signac.
- 1933 - Naissance, le 12 octobre, de sa fille Anne-Marie.
- 1934 - Séjour à Vevey en juin, puis à Aix-les-Bains; été à Marseille. Vie matérielle difficile.
- 1935 - Le Musée du Luxembourg achète le portrait de sa fille.
- 1936 - Mars: exposition à Nantes avec Launois, été à Marseille. Rencontre, à Saint-Tropez, Colette, qui habite *La Treille muscate*.

- 1939 - Départ pour le Midi, où la guerre retiendra quatre ans la famille Camoin. *La Fille de Joie* est attaquée au couteau au Salon des Indépendants. Camoin n'y exposera plus.
- 1942 - Exposition avec Jean Puy à Lyon, Galerie des Jacobins. Début du *Journal*.
- 1943 - Pillage de l'atelier tropézien par les soldats. Visite à Bonnard, à Cannes. Retour à Paris et exposition en novembre à la Galerie Carré.
- 1944 - Nouvelle et très importante série de destructions de toiles. Succès de son exposition particulière chez Charpentier à Paris.
- 1945 - Seconde exposition (61 toiles) chez Charpentier, préfacée par Colette. Séjour d'été à Saint-Tropez et visite à Matisse à Cimiez.
- 1946 - En février, Camoin peint depuis son nouvel appartement sur le port. Rombaldi édite l'*Album de Dix Estampes originales*. Préface de J. Alazard.
- 1947 - Exposition de 34 toiles chez Charpentier. Le Musée d'Alger achète un *Portrait de Femme*. Mort de Marquet.
- 1949 - Séjour à Ploumanach, en Bretagne, chez les Eiffel. Mort de Manguin et d'Othon Friesz.
- 1950 - *Portrait de Paul Getty*. L'Etat achète *La Baie des Canoubiers*.
- 1952 - Exposition chez Charpentier en novembre.
- 1954 - Mort de Matisse.
- 1955 - Voyage en avril en Italie. Grand Prix de la 3^e Biennale de Menton. Officier de la Légion d'honneur.
- 1956 - Expositions chez Gas et Druet. Mariage de sa fille Annie avec Pierre Grammont. Voyage en novembre à Munich.
- 1957 - Rend visite à Jean Puy, à Roanne, avec lequel il poursuit une abondante correspondance. Séjours à Cannes et Nice, retour à Saint-Tropez.
- 1958 - *Première exposition rétrospective* (70 toiles) en juin chez Bernheim.
- 1959 - Expositions Galerie Charpentier à Paris, et à Cologne Galerie Abels, où Camoin se rend. Commandeur des Arts et des Lettres.
- 1960 - Voyage à Bagnols-sur-Cèze et Avignon. Montre, Galerie Schneider, 30 petits formats peints dans le Midi. Expose à Chicago, Galerie Johnson: *Contemporary French Masters*, et de nouveau, l'année suivante.
- 1961 - Mai-juin à New York: *Exposition rétrospective* aux Hammer Galleries.
- 1962 - Participe en mars à l'exposition *Les Fauves* chez Charpentier. Avril-mai à Aix. Juin à Marseille: seul survivant de l'atelier à l'exposition *Gustave Moreau et ses Elèves* au Musée Cantini.
- 1963 - Eté à Aix. Participe à Marseille à l'exposition *Les Peintres du Vieux-Port*.
- 1964 - Exposition inaugurale à Paris de la Galerie Michel André. Peint dans le Midi sur le thème des *Baigneuses*.
- 1965 - Départ en janvier pour Paris, après plusieurs transfusions sanguines. Participe, à Tokyo, à l'exposition *Les Fauves*. Le 20 mai, à quatre-vingt-six ans, Camoin s'éteint dans son atelier de Montmartre. Le 25, il est enterré à Marseille au cimetière Saint-Pierre.

Généalogie de la famille Camoin



PREMIÈRE PARTIE

De Marseille à Paris



Les Poissonnières à Marseille, 1897, pastel sur papier bistre 18 x 21.
Collection M^{me} Camoin (cliché Cauvin, Paris).

Origines de la famille

Les Camoins, village de la commune de Marseille (à 12 km. du centre), limitrophe d'Aubagne, dépendaient du territoire de Saint-Marcel jusqu'au 29 mai 1647, date de leur cession à la ville par l'évêque Etienne de Puget. Leur fondation le 30 octobre 1447 par Jean Camoin, « laboureur », et sa famille, est attestée par le bail passé avec les frères convers de Saint-Dominique (Ancien Mémorial des Archives des Prêcheurs), par lequel il lui était remis « une bastide disruptive avec un affar de terre qu'il devait travailler et de forêt qu'il devait défricher », en échange « de deux émines de tuzelle ou blé de pure qualité », qu'il devait remettre chaque année au 15 août.

Le 5 janvier 1500, dans la division de ce terrain sont inscrits les noms des quatre rejetons de cet ancien dominicain relevé de ses vœux : Jean, Jacques, Armand et Pétronne Camoin, qui construisent leur demeure autour de la première bastide, formant ainsi le noyau du village, qu'on appelle bientôt *les Bastides des Camoins*.

On compte 19 familles en 1549, 636 habitants des 115 bastides en 1630. Le nom devient général avant la Révolution, et l'on distingue alors les gens par des sobriquets : en 1754, une requête est portée contre André Camoin, « dit la Gueule », au sujet d'une maison et d'un moulin à huile.

De 1876 à 1901, le village passe de 390 à 221 habitants, l'absence d'industrie et le délaissement de l'agriculture entraînant une émigration des jeunes vers la ville en plein développement. C'est un demi-siècle avant cette époque d'ailleurs que *Jean-Antoine Camoin*, arrière-grand-père de Charles, tient avec sa femme, *Claire Massot*, une boulangerie rue d'Aubagne. Les ressources de la famille, qui déménage à chaque naissance, semblent modestes : le boulanger, à la venue de son septième enfant en vingt ans, est devenu journalier en 1827 ; les parrains, cités dans les registres de naissance, sont eux aussi des petits artisans, tisserand, portefaix, jardinier, fripier, menuisier, cordonnier, tonnelier et coiffeur.

C'est son quatrième fils, *Joseph-Antoine*, né en 1819, dit « Camoin Jeune », qui fonde en 1851 l'entreprise de peinture qui réunit vite les décorateurs en vogue de l'époque : Coulanges, David, Partol, Crapelet. Ils sont chargés de l'embellissement du Théâtre, des nouveaux hôtels des quartiers de Breteuil et de Longchamp, dont le plus prestigieux est le Palais des Beaux-Arts, construit en 1896 par Espérandieu, l'architecte de Notre-Dame-de-la-Garde. Ce musée montre aujourd'hui deux portraits peints par le petit-fils de l'entrepreneur, dont celui de sa bru, *Marie Legros*, fille de courtier en grains.

On trouve aussi, chez les Camoin, des décorateurs de bateaux et des cartiers dont les jeux sont entrés dans les collections du Musée du Vieux-Marseille.

Ce Joseph-Antoine, dont la rue où se trouvaient les terrains de ses ateliers, légués à la ville, porte encore le nom, épouse Elisabeth Bonnefoy, fille d'un marchand de chandelles. Avec sa femme, « Camoin Jeune », le grand-père de Charles, est en contact avec les artistes de son temps. En 1861, dans ses réserves du boulevard de la Magdeleine (futur boulevard de la Libération), il organise même la première rétrospective d'art provençal. Les richesses des musées et des collections figurent aussi dans cette *Exposition régionale des Beaux-Arts*, dont le catalogue est le premier témoignage de la personnalité de la peinture provençale. (Cf. A. Alauzen, *La Peinture en Provence*, Marseille, 1962.)

Joseph-Antoine Camoin et Elisabeth Bonnefoy auront ensemble neuf enfants, dont *Laurentine*, professeur au cours de « Dessin pour les Demoiselles » à l'Ecole des Beaux-Arts en 1891, *Joseph*, père de Charles, qui succède à son père jusqu'à sa mort en 1885, *Emile*, qui devient en 1892 le tuteur de ses neveux orphelins : *Gustave*, *Elise*, *Jeanne*, aujourd'hui âgée de quatre-vingt-quinze ans, et *Charles Camoin*.

Il aura donc fallu dix-sept générations de laboureurs et de petits artisans pour déplacer le berceau de cette authentique famille marseillaise de la proche banlieue au cœur même de la ville¹ et donner naissance, un 23 septembre 1879 à midi, à un *peintre* dont la mère, Marie Legros, elle-même douée d'un joli talent de pastelliste, décrète aussitôt : « *Celui-là sera l'Artiste.* »

Marseille: les premières années, formation et œuvres de jeunesse

Charles Camoin est à six ans, l'âge de ses plus anciens souvenirs, un enfant grave et inquiet qui souffre de l'instabilité de sa famille. Très attaché à sa mère, il se rappellera

¹ Cf. *Encyclopédie des Bouches-du-Rhône* (tomes X et XI): *Nouveau Mémorial des Archives des Prêburs*. Méry et Guindon: *Histoire de la Commune de Marseille*, Sauret: *Dictionnaire de la Banlieue marseillaise*. Malte-Brune: *La France illustrée*. Mortreuil: *Dictionnaire topographique de l'Arrondissement de Marseille*: « CAMOINS (Les) Village, commune de Marseille. Dépendait autrefois du territoire de Saint-Marcel, lieu habité dès 1450 par une famille appelée *Camoin*, qui y a fait les premières constructions. Était anciennement sous la directe du monastère de Saint-Sauveur. *Porporeras*, 25 octobre 1246 (ch. aux arch. des Accoules). *Corporieres*, 18 avril 1454 (ch. aux arch. de la Major). *Affar Camosinorum*, 2 octobre 1486 (reg. aux arch. de l'Evêché). *Corporiere* ou *les Camoins*, 19 août 1662 (reg. N° 42 de l'Evêché, fol. 77). »

~~№ 1.073.~~

Sculpture Statuaire, Peintures, Meubles & Tentures.

Sculpture { M^r Gilbert 7.000^f - ^{Summe} ^{de} ^{la} ^{vente} du 10 Janvier 1779 n^o 91
 present M^r Gilbert à 1779, date du livre manuscrit
 Cavalier Julia - 10.000^f - " " " du

Peinture	{	Lavis de Chavannes	12,000 ^f .	—	Chenaf j'inst. ou mandes de	
		Ronson	Septuor	17,000 ^f .	—	—
		Durangel	Septor	4,100 ^f .	—	—
		Lalanne	Septor	4,000 ^f .	—	—
		Camoin	Jane	72,000 ^f .	—	—

S

Suivant :

Délib^{re} du Comité mun^{ici}pal du 16. 8^{bre} 1867 joint au mandat
du 10 janvier 1868 art. 1^{er} 179. ¹⁸⁶⁷ 91.

toute sa vie l'avoir guettée derrière la fenêtre, alors que sur le balcon du 72, boulevard Saint-Michel, où la famille venait de s'installer, elle attendait en pleurant sous la neige, debout sur un petit banc, le retour tardif d'un mari volage. Joseph Camoin devait mourir peu après. *« C'est en arrivant à Paris que notre père est décédé de terribles douleurs au cerveau, en disant à ma mère : « Si tu m'aimes, tue-moi. » Ensuite, le corps fut envoyé à Marseille avec des sœurs de notre mère, venues la rejoindre quelques jours »,* se rappelle Jeanne, fille préférée de Joseph Camoin.

En 1886, la jeune veuve, laissant Gustave et Elise, mais accompagnée de ses deux plus jeunes enfants, Jeanne, et Charles qu'elle adore, se réfugie, tout ce qu'elle possède entassé dans un wagon de chemin de fer, chez sa sœur Christine de Costanzo, amie du duc d'Aumale, qui habite un palais sur le Grand-Canal à Venise. Les enfants sont conduits à l'école en gondole et passent le plus clair de leur temps livrés à eux-mêmes. Ce séjour vénitien dure cinq mois.

L'année suivante, ils mènent une vie plus régulière chez leur grand-mère Elisabeth Bonnefoy, entre leur maison natale de Marseille, 1, rue du Théâtre-Français, et le Collège d'Aix-en-Provence, où l'on met Charles pendant que sa sœur est inscrite au



Charles Camoin photographié à l'âge de six ans, à Marseille (photographie « American Photograph », Marseille).



Joseph Camoin, père de Charles, dans la campagne d'Aix vers 1880. Archives atelier Camoin (Cl. X).

Sacré-Cœur. Marie Camoin, mondaine et frivole, est le plus souvent absente, ce dont souffrent le frère et la sœur: Charles change treize fois de collèges. Ses plus longues étapes sont à Nice, le Grand-Lycée et le Petit-Lycée de Cimiez en 1887, à Cannes, le Collège Stanislas, de 1889 à 1891, où il fait sa première communion. Il est si malheureux que c'est par une grève de la faim qu'il oblige sa mère à lui rendre visite.

Celle-ci reprend Charles avec elle à Paris, à la mort de la grand-mère des enfants. Tandis que Jeanne est envoyée dans un couvent à Lyon — où elle restera jusqu'à l'âge de dix-sept ans — Marie Camoin inscrit son fils, qui vient d'avoir douze ans, au Lycée Montaigne. Il s'y fait aussitôt consigner pour avoir rempli les marges de ses cahiers de « femmes nues », et sauf au cours de dessin qu'il adore, ne manifeste pas grand enthousiasme pour les études classiques. On le renvoie donc à Marseille deux ans plus tard, à son oncle Emile, tuteur des enfants, qui l'inscrit à l'Ecole de commerce, dans le but de l'envoyer ensuite en Espagne, chez son frère Antoine, qui dirige à Valence un commerce de grains.

Pendant les vacances, Charles retrouve sa sœur et partage « *la vie de tous les jours à la campagne, le bain de mer quotidien, la grande pêche du dimanche avec le grand bateau* » (ainsi que Jeanne l'écrivait à l'auteur le 26 décembre 1971).